

# Notre-Dame, monument laïque

Ce texte a attendu longtemps. Point de départ est un article de Dominique Iogna-Pratt, historien, spécialiste de l'histoire de l'Église au Moyen Âge, dans *Le Monde* daté du 14 juin 2019 : *Pourquoi tant d'attachement aux pierres de Notre-Dame ?*

**Mais je commence par un détour**, au 15 avril 2019, justement. Nombreux sont les français, voire les étrangers, qui se souviennent où ils étaient quand ils ont vu le toit de la cathédrale prendre feu. Pour moi, ce souvenir est particulier, et même porteur d'une petite vanité collective. Lundi 15 avril 2019, l'association ENVAR des étudiants de l'Institut d'Aménagement et d'Urbanisme de Lille (IAUL) organisait une soirée de débat et de rencontre, et de lancement d'un **nouveau numéro de sa revue LÂME URBAINE**, avec comme sujet *la ville souterraine*. On parlait plutôt trou des Halles que flèche de cathédrale. Deux excellents spécialistes de l'urbanisme souterrain sont venus parler, Bruno Barroca et Monique Labbé, et les étudiants m'avaient demandé d'apporter un peu de contradiction. Ce que j'ai fait, peut-être au-delà des attentes. (J'étais prof, pour quelques heures par an, à l'IAUL, et les étudiants avaient apprécié ma contribution, l'année précédente, dans la même revue, au sujet **des abris pour voyageurs de bus**.)

Nous avons bien discuté, grâce aux points de vue parfois opposés, ensemble et avec la salle, et ensuite autour d'un verre (ou plusieurs ?) offert par les étudiants. La conférence avait commencé à 18h30 pour se conclure aux alentours de 20h15. Et il y avait matière à prolonger, tant par l'intérêt du sujet que par la qualité des personnes présentes.

À 18h20, à Paris, le feu s'est déclaré à la cathédrale, pour devenir apparent une demi-heure plus tard. À 19h50, la flèche de la cathédrale s'est effondrée.

J'ai quitté la conférence et le pot de l'amitié à 21h15, ou 30, je pense. Ça se passait au CAUE (Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement), rue des Stations. J'ai pris un premier bus place du Maréchal Leclerc, puis un deuxième boulevard de la Liberté. C'est là, sous l'abribus, trouvant l'attente un peu longue — elle était affichée —, que j'ai ouvert mon téléphone portable, pour découvrir les images de l'incendie. Depuis, je continue de m'étonner que parmi les dizaines de personnes présentes à la conférence, engagées dans les

discussions, et sans doute toutes armées d'un téléphone portable, aucune n'a consulté les nouvelles. Nous étions tous très occupés et passionnés. Il arrive parfois que la proximité des gens et des paroles gagne sur les technologies.



**Dans son article dans *Le Monde***, Dominique Iogna-Prat décrit l'étonnante histoire de l'église (ici comme terme générique, pas la cathédrale Notre-Dame en particulier, mais simplement tout bâtiment qualifié d'*église*) pour l'Église (ici, avec majuscule, pour l'institution), de la fin du Haut Moyen Âge jusqu'à nos jours, avec comme point culminant moins le temps des cathédrales (ce qu'on aurait pensé) que celui du 19<sup>ème</sup> siècle, *époque par excellence de la mythique église médiévale en tant qu'idéal d'un contenant [le bâtiment-église] propre à engendrer les harmonies communautaires*. Il cite Victor Hugo : "*Dieu cela n'est pas, tant que ce n'est pas en pierre / Il faut une maison pour mettre la prière.*" L'Église moderne ayant toutefois opéré un retour aux sources des premiers chrétiens, privilégiant les *pierres vivantes*, les pèlerins que sont les fidèles.

*Alors, pourquoi tant d'attachement aux pierres de Notre-Dame ? Est-ce à dire que nous sommes encore culturellement, et comme à notre insu, portés par un christianisme des profondeurs que le romantisme cathédral de Victor Hugo n'a fait que pétrifier ?* conclut Dominique Iogna-Pratt son texte.

Bien qu'il soit toujours incertain quel sens donner à *christianisme* et à *chrétien* quand on parle de notre société occidentale contemporaine, qui est peut-être plus chrétienne qu'elle ne veuille le savoir, je pense que l'auteur sous-estime la dimension laïque de Notre-Dame, voire de bon nombre d'églises dans nos villes et nos villages.



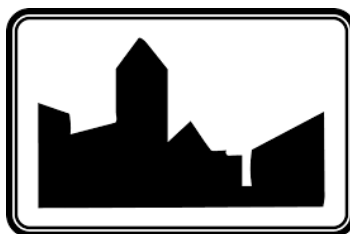
**Je vois dans les églises au moins trois caractéristiques** et plusieurs sens pour nos sociétés contemporaines. Trois caractéristiques dont Iogna-Pratt en mentionne une explicitement — *la communauté* —, et une autre de façon plus implicite — *la pierre*. Or, il ne parle pas du *lieu*.

**L'église sert à réunir une communauté**, dont elle est autant la maison que celle de Dieu. La communauté des chrétiens — c'est-à-dire, pour les époques de leur construction, *la communauté de presque tous*, à l'exception des juifs — n'existe que par le fait qu'elle se réunit régulièrement, dans toutes ses diversités, dans un bâtiment : l'église. C'est pourquoi les églises sont immenses (5.500 m<sup>2</sup> à Paris, 7.700 m<sup>2</sup> à Amiens, 8.000 m<sup>2</sup> à Anvers\*), et pourquoi la société toute entière y est représentée, avec ses rangs, ses métiers et ses guildes.

**L'église est faite de pierre.** Dominique Iogna-Pratt en parle, mais à mon avis pas assez. Car les églises de nos pays participent d'une tradition séculaire qui privilégie la construction lourde, pérenne, bien ancrée *dans le sol*, celle en pierre (ou à l'occasion en pierre de substitution, la brique), aux constructions légères en bois, posées *sur le sol* tel un bateau. À la différence d'autres civilisations, qui renouvellent sans cesse leurs constructions anciennes légères et fragiles, même les plus importantes, la nôtre accorde une grande importance à la pérennité des matières. Une église, un monument, une construction est appréciée pour le fait qu'elle traverse les temps, et que ses matériaux nous mettent en relation avec ceux qui l'ont construite de leurs mains. L'évolution actuelle des doctrines de la restauration a même renforcé cette tendance : elle privilégie, voire sacralise l'authenticité matérielle, souvent devant celle des formes et surtout des fonctions. Il s'agit alors de maintenir pour les générations futures tout ce qui peut être maintenu sans se dégrader, et de remplacer *quand nécessaire* pour rétablir les formes quand elles se sont dégradées et pour — justement — conforter et protéger. Avec la question sans cesse posée de quelles formes retenir ou reconstituer, celles initiales, des constructeurs ou de leurs projets, ou celles héritées à travers une histoire mouvementée faite d'adaptations et de transformations. Quant à la fonction, ou l'usage, peu importe, dans cette doctrine. Mieux vaut transformer une belle piscine ou usine en musée, pour donner ces exemples là, que de les transformer radicalement pour qu'elles gardent leur fonction. **La pierre des monuments, celle des églises, matériau éternel et terrien, est notre lien au passé et à l'avenir.**

**Après la communauté et le temps, l'espace**, celui de la forme et celui du territoire. L'église est un lieu, elle est une icône, elle est un marqueur dans le paysage, un point de repère (expression bien banale comparée à ce que peut signifier *landmark*). Les bâtisseurs des églises chrétiennes l'ont bien compris : un vaisseau dont la hauteur surhumaine démultiplie la surface nécessaire à réunir la communauté ; une tour, ou plusieurs, et/ou une flèche, pointant vers le ciel ; et un emplacement particulier dans la ville, le territoire, le paysage, choisi ainsi

dès l'origine, sinon acquis petit à petit acquis par l'évolution et la croissance de la ville, qui a orienté ses rues et ses perspectives sur son église. Bon nombre de villes et de villages s'identifient par leurs églises. Même le concept de ville ou de village s'identifie avec un tel monument. [Pensez aussi à la célèbre affiche de *la Force Tranquille* en 1981.]



*panneau routier belge, signalant une agglomération*

**Ces trois caractéristiques ont connu des évolutions inégales.** L'une s'est fragilisée, l'autre renforcée, et la troisième a subi une substitution.

**La caractéristique spatiale** est parfois menacée. Les villes évoluent, et elles ne le font plus en fonction de valeurs ecclésiastiques. Quelquefois, des perspectives anciennes qui mettaient en valeur des églises disparaissent. Ailleurs, c'est la canopée urbaine (l'horizon des toits) qui monte jusqu'à avaler les monuments les plus grands. Pour y remédier, nombre de villes ont inscrit dans leurs règles d'urbanisme des principes protecteurs : cônes de vue et plafonds de hauteur pour les constructions. Les anciens monuments y continuent alors de dominer le paysage urbain, certes sur des espaces plus restreints, ou subissant la concurrence d'autres immeubles de grande hauteur.

**La caractéristique temporelle** tient bon, elle se conforte même. L'idéologie de la construction — si je peux dire — privilégie toujours les matières lourdes (moins la pierre que la brique et surtout le béton), malgré les appels à construire en bois et ceux pour réaliser des façades "doudounes" (une peau légère sur un isolant). Et celle de la restauration — comme expliqué ci-dessus — préfère les matériaux laissés en place à leur remplacement. L'on construit toujours pour l'éternité, et accorde beaucoup d'attention à le montrer — même si en ces temps de construction durable paradoxalement on détruit (pardon : déconstruit) beaucoup. La pierre demeure l'expression privilégiée de l'éternité.

**La caractéristique communautaire**, par contre, a fait l'objet d'une substitution. La communauté locale, à l'échelle d'une église, même laïcisée, n'existe plus. Si elle existe encore, de façon éphémère, c'est dans les stades, sur les places, genre *République* à Paris. Des communautés plus restreintes, plus spécifiques, avec d'autres géographies, peuvent se constituer, là aussi pour des temps courts, lors de certains événements : mariages ou funérailles. Car même pour les non-

croyants, ces célébrations, ces étapes de la vie (ou de la mort) peuvent nécessiter des lieux dont la solennité est à la mesure de l'événement. Les églises ont encore, malgré l'omniprésence de l'imagerie religieuse, un attrait, une qualité que les lieux laïques n'ont souvent pas.



**C'est dans ce contexte, où la communauté locale s'est en quelque sorte évaporée, que s'est développé le tourisme**, client privilégié des monuments — et surtout des églises. Pour les touristes, celles-ci présentent plusieurs atouts :

- une offre abondante, un très grand nombre de lieux à visiter,
- des conditions d'accès faciles (horaires, gratuité ou presque),
- des règles de comportement (relativement) faciles à maîtriser,
- des localisations intéressantes et fort pratiques : au centre des villes, dans les rues anciennes, près des hôtels, restaurants, commerces, transports publics, etc.,
- à la fois des lieux animés, et calmes,
- des lieux spectaculaires par leurs dimensions, la lumière, les couleurs, impressionnants à voir et agréables à photographier,
- des architectures et des oeuvres d'art que l'on comprend, ou croit comprendre,
- des lieux iconiques, dont les images se produisent partout,
- ...

Surtout, pour les touristes, **les églises demeurent, à la différence de tous les autres monuments, des lieux publics**. Le touriste garde en souvenir que les églises ont été construites pour être visitées et admirées par tous — même si ces fréquentations devaient répondre à des normes sociales et se faire dans le cadre de pratiques religieuses. Dans une église, les touristes sont en quelque sorte chez eux, en terrain connu, ce qu'ils ne sont pas dans les châteaux, les palais, les musées, etc.

**Les églises sont bien plus que des curiosités. Elles ont un sens, même pour les non-croyants.**

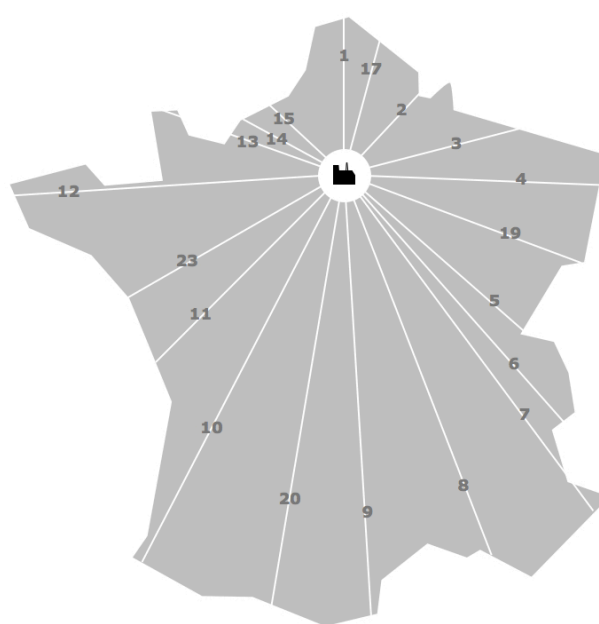
La communauté des touristes est certes beaucoup moins soudée que celle, ancienne, des paroissiens. Elle peut être envahissante, avoir oublié les règles de

comportement, rester à la surface des choses (quand tous les saints ressemblent aux saints, et tous les arcs aux arcs), elle peut témoigner d'un immense désintérêt (il pleut, et on est fatigué, donc on va à l'église, il n'y manque que des WC), mais elle est vaste. Et aux touristes-visiteurs s'ajoutent tous ceux qui connaissent les églises à travers les images qui circulent de mille façons. Même ceux qui ne sont jamais allés à Paris ont, en quelque sorte, visité Notre-Dame.

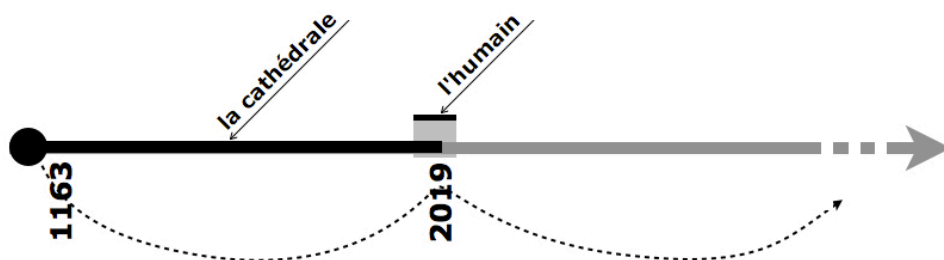
**De cette façon, les églises, et notamment les églises anciennes, les églises célèbres, offrent-elles à tous trois atouts :**

- **un lien avec une communauté plus ou moins grande**, ayant fréquenté cette église, ou la connaissant à travers les images. Les photos qu'on prend, parmi lesquelles les *selfies!*, et autrefois les cartes postales qu'on achetait, sont en quelque sorte le passeport ou la carte d'adhérent de cette communauté.
- **une inscription dans le temps (très) long**, démarrant avec les premiers bâtisseurs, et menant jusqu'aux plus lointains héritiers à venir.
- **une inscription dans l'espace**. Dans l'église, on est quelque-part, et à l'extérieur de l'église, on est quelque-part *par rapport* à cette église. L'église est balise. [D'ailleurs, n'est-ce pas sur le parvis de Notre-Dame que démarrent les routes de France ?]

Par votre lien avec cette église, vous êtes membre d'une communauté, vous êtes *quelqu'un* et *quelque-part*, dans l'espace et le temps.



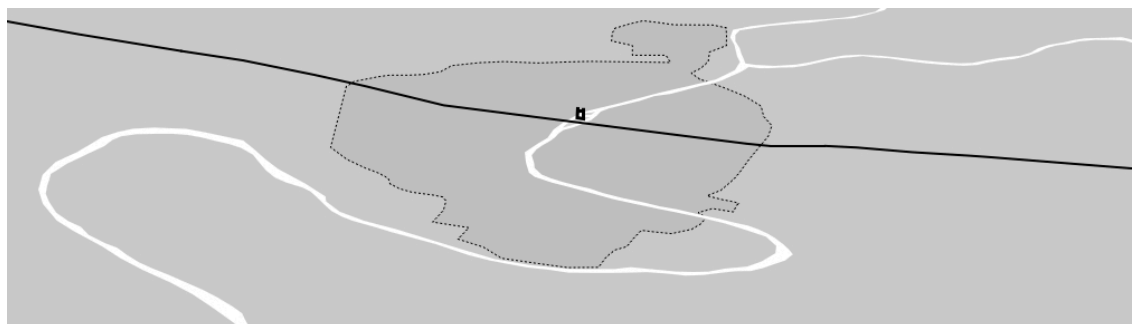
*représentation schématisée d'anciennes routes nationales*



*le temps court d'une vie humaine ancré sur le temps long d'un monument*

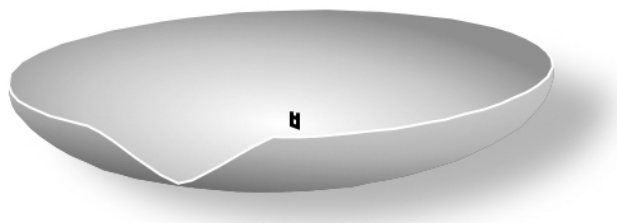
Or, la cathédrale Notre-Dame de Paris offre ces qualités de façon particulièrement intense.

- **La communauté de "fidèles" de la cathédrale Notre-Dame est très étendue.** Elle comprend tous les français, pour qui cette cathédrale est emblématique, et elle comprend tous les touristes l'ayant visitée ou projetant de ce faire, voire tous ceux, bien au-delà des frontières, pour qui son image est devenue une icône.
- **La cathédrale Notre-Dame s'inscrit dans le temps long.** Construite à partir de 1163, maintes fois modifiée depuis, drastiquement rénovée au 19ème siècle et... *faite pour durer*, la cathédrale Notre-Dame est en outre un des exemples les plus purs de l'art gothique, qui est lui-même l'archétype de ce que doit être une cathédrale. La cathédrale se substitue en quelque sorte au dieu pour lequel elle a été construite, à la religion et à l'éternel, en offrant à l'humain un ancrage dans le temps long.
- **La cathédrale Notre-Dame bénéficie d'une localisation exceptionnelle** — *genius loci*, dirait Christian Norberg Schulz — qui affirme sa position au sein de Paris, du Bassin parisien, de la France, voire de l'Europe et du monde.



*la cathédrale Notre-Dame dans son territoire proche*

**Il est clair que le lien avec une communauté, avec le temps et avec l'espace, qu'offre la cathédrale Notre-Dame, n'a plus besoin de dieu.** Certes, on peut toujours l'y associer, démarche facilitée par l'imagerie chrétienne qui y est très présente, mais on peut tout autant y associer la femme ou l'homme qu'on aime, ou ses enfants, le groupe avec qui on est Paris, ou l'humanité toute entière. La cathédrale est devenue un monument laïque.



*la cathédrale Notre-Dame au centre du Bassin parisien*

**Le feu qui, le 15 avril 2019,** a détruit la charpente, la flèche et les voûtes, plus une part importante des aménagements intérieurs, et qui a fragilisé toutes les autres parties, a lourdement abîmé l'icône, et donc **l'espace**, dont la flèche est le point névralgique, et il a failli interrompre pour toujours **le temps**. Il ne doit pas étonner que l'immense **communauté** des "fidèles", qui n'a plus accès à ces lieux, se soit alors manifestée, car c'est son temps et son espace, ce sont ses repères qui ont été abîmés, au risque de se perdre pour toujours.



*la paroisse de la cathédrale Notre-Dame est devenue planétaire*

Jef Van Staeyen, mars 2020

dessins: JVS (sauf le panneau routier, et la mappe-monde)

\* Il n'est pas certain que les superficies des cathédrales, que j'ai mentionnées page 3, aient toutes été calculées selon les mêmes méthodes.